

DECouvrez NOTRE CATALOGUE SUR :

WWW.EDITIONS-PLUMESSOLIDAIRES.COM

Christophe Cassagne

Quatre pas dans les nuages

© EDITIONS PLUMES SOLIDAIRES

© 2021, EDITIONS PLUMES SOLIDAIRES

EMAIL : CONTACT@PLUMES-SOLIDAIRES.COM

SITE INTERNET : WWW.EDITIONS-PLUMESSOLIDAIRES.COM

REALISATION DU BON A TIRER : IMAN EYITAYO

REALISATION GRAPHIQUE DE COUVERTURE : NATALIE SIEBER

CORRECTIONS ET VERIFICATIONS DU BON A TIRER : AUDREY MOUI

ISBN PAPIER : 979-10-96622-81-8

© TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS

DEPOT LEGAL : JUIN 2021

À mes parents,

Christophe Cassagne

*On meurt toujours trop tôt – ou trop tard.
Et, cependant, la vie est là, terminée.
Tu n'es rien d'autre que ta vie.*

Sartre

1

L'odeur de jasmin soufflée par le vent vient se briser sous mes narines. Au loin, l'Église du village claironne dix fois sa cloche de bronze, tirant les derniers retardataires de leur sommeil.

Rose, posée à mes côtés, émiette dans la paume de sa main un morceau de pain rassis qu'elle jette aux pigeons qui nous entourent.

Un rituel qui perdure depuis trois ans.

Trois ans que nous sommes déjà là, assis comme à chaque soleil levant sur ce banc usé, face à cette bâtisse qui a un charme désuet. Elle impose par sa grâce et a l'air de forer le ciel grisonnant de l'État du Minnesota.

Cette résidence surnommée « Halley Cottage » accueille ses hôtes depuis plus d'un demi-siècle.

Moyenne d'âge : soixante-seize ans.

Notre première visite des lieux avait été accompagnée par un éphèbe directeur fraîchement débarqué quelques semaines plus tôt. Tiré à quatre épingles dans des habits bon marché, monsieur Peterson nous emmena parcourir le bâtiment du hall d'entrée — longeant les ailes du nord au sud et d'est en ouest —, en passant par la cave et le grenier. Seules les fondations manquaient à l'appel.

Rose et moi étions tout de suite tombés en ivresse de cet endroit. Toutefois, après quelques incertitudes et des

considérations mûrement réfléchies, nous avons fini par nous convaincre de nous déraciner de New York pour poser nos valises dans la charmante bourgade de Littlewoods, où j'avoue avec sincérité n'avoir jamais mis le bout d'un orteil jusqu'à ce jour.

C'était un vendredi, dans le petit matin nébuleux, que nous avons récupéré les clés de notre appartement — un 12 ou 13 novembre, je ne m'en souviens plus très bien. Ce fut un changement radical dans nos vies ; nos habitudes en avaient été bouleversées pour la première fois depuis longtemps. Et les habitudes sont tenaces pour nous qui n'avions goûté qu'aux grands espaces, lorsque seulement nous nous aventurons dans les montagnes enneigées de l'Alaska pour humer un grand bol d'air frais afin de nous revitaliser. Gratte-ciels, embouteillages et nuisances sonores : voilà notre lot quotidien pendant plusieurs décennies. Rose ne s'est jamais vraiment accommodée de ce bouleversement brutal sur l'ordinaire, mais je reste encore aujourd'hui persuadé d'avoir choisi la bonne décision. Nous n'avons pas eu de progéniture, et tous nos amis, hélas, ne se trouvaient plus parmi nous. Un par un, leurs noms s'étaient vidés de notre répertoire. La décadence nous guette âprement désormais, comme un tigre chassant sa proie, et s'affadit par le passage des années. Rose réfute d'ailleurs l'idée de se voir vieillir. Le temps qui court lui fait peur. La fin de vie restera toujours pour elle un sujet défendu ; alors, j'avais pris les devants et réglé toutes les formalités nécessaires pour lui épargner cette tâche douloureuse après ma mort — qui selon toute vraisemblance se produira avant la sienne, comme je me l'imagine, n'ignorant pas le manque de fiabilité de ce genre de mécanisme.

— Tu penses à quoi, ma chérie ? dis-je en l’extirpant de sa rêverie.

— À rien.

— Pourtant, tu en avais tout l’air.

Un long souffle de lassitude se déloge de sa bouche vermeille.

— Pourquoi donc ce soupir ?

Elle me fixe, et je crois revoir le regard profond de ses vingt ans, d’une acuité et d’un éclat exceptionnel. Le même à qui je n’avais pas su dire non.

— Ce n’est rien, me répond-elle en baissant le menton.

Je lui serre affectueusement la main.

— Je te connais. Dis-moi ce qui se passe, tu veux bien ?

— Je m’ennuie ici, Adam. Même ces oiseaux de malheur commencent à me sortir par les yeux, geint-elle en clignant des paupières.

Je la regarde avec condescendance.

— Nous irons faire une partie de cartes avec Sarah cet après-midi, ça te changera les idées.

— Tu ne comprends donc pas. Tout ce que je désire, c’est partir loin d’ici. Et puis, je hais cette Sarah ! C’est un personnage grossier et indolent ! Toujours en train de radoter au sujet des autres. Il faudrait aussi qu’un jour quelqu’un ait le courage de lui avouer que les pulls qu’elle tricote pour ses petits-enfants sont démodés depuis plus de vingt ans ! Elle les croit encore aux couches et aux biberons !

Un fou rire que je ne peux retenir me parcourt comme un simple étternuement. Je respire l’air froid à pleins poumons.

— Il n’y a rien de drôle ! Je n’aime pas quand tu te moques de moi ! me blâme-t-elle d’un soubresaut.

— Je ne me moque pas.

Je feins d'être sérieux.

— Va te faire voir, Adam !

— Je ne voulais pas être désobligeant.

Je m'évertue à enrayer mon ricanement afin d'éviter toute scène de ménage.

— Alors, arrête de rire comme un idiot ! Tu sais bien que ça me rend furieuse quand tu ne me prends pas au sérieux.

Elle semble en avoir assez de se perdre en conjectures.

— Écoute, tu as seulement une baisse de moral. Tout ira mieux tout à l'heure. Il y a des jours comme ça.

Sa voix s'affermite, disposée à contenir son animosité.

— C'est tous les jours ainsi, finit-elle par se lamenter.

Une certaine mélancolie se dessine sur son visage tuméfié, retenant une colère froide.

Nous restons un moment dans un silence pesant.

Un biset se pose sur la cuisse de Rose. Il picore quelques miettes dans le creux de sa main manucurée. Il semblerait presque être apprivoisé.

Entre deux cirrus, les rayons lumineux viennent étourdir ma vision. L'hiver est à son zénith, et mes jambes grelottent de froid par cette fin de matinée de mi-janvier.

Nous demeurons encore un peu dans ce parc aux arbres dénudés de feuilles. Leurs branches sont recouvertes d'un fin manteau de neige.

La bâtisse aux pierres rouges fut édifée par un richissime homme d'affaires britannique qui sur ordre de sa femme en demanda hâtivement la construction pour y mener ses vieux jours en toute tranquillité. Composée de quatre étages, elle ne compte pas moins de cent vingt-trois pièces à hauts plafonds. Elle fut aménagée en 1932 pour y faire un lieu de fin

de vie selon le testament rédigé par sa propriétaire quelques mois seulement avant sa mort.

La sonnerie retentit et me sauve d'un froid qui me glace le sang.

— Il est l'heure du déjeuner, dis-je d'un ton folâtre.

— Pour ma part, je n'ai pas faim.

— Il faut que tu te mettes quelque chose dans l'estomac, ma chérie. En ce moment, tu ne manges presque rien.

— Quelle importance, de toute façon, tu manges pour quatre ! Avec tout ce que tu ingurgites, on pourrait ouvrir un magasin d'alimentation sans jamais faire faillite ! me reproche-t-elle avec ardeur.

— Tu devrais t'en réjouir. Si l'appétit est là, c'est que tout va. C'est un bon signe de santé.

Elle ricane en me dévisageant. Son expression me laisse perplexe.

— Entrons, j'ai suffisamment entendu de bêtises pour ce matin, et la journée est loin d'être terminée.

Sur ses jambes lourdes, elle se lève et s'appuie péniblement sur sa canne.

— Allez, viens. Qu'est-ce que tu attends ? Que je te porte sur mon dos ?

Son humour piquant m'a toujours paru être d'une subtilité sans faille.

— Même si j'avais accepté, tu m'aurais envoyé balader.

Elle me sourit avec un regard enjoué.

— Je vois que tu commences à me connaître par cœur. Si tu as la chance d'être à mes côtés une trentaine d'années de plus, alors je n'aurai plus aucun secret pour toi, badine-t-elle, des restes de relents de café dans son haleine.

— Ce n'est pas garanti. Tu as su garder une part de mystère qui me fascine de jour en jour.

— C'est peut-être aussi grâce à ça que l'on s'aime autant.

— Tu es ce qui m'est arrivé de meilleur dans la vie. Tu es comme un cadeau tombé du ciel.

— Arrête ton baratin, tu veux bien ? Si ça n'avait pas été moi, ç'aurait été une autre.

— Rien de ce que je dis n'est factice. Il n'y avait rien d'élogieux dans mes propos.

— Tu sais bien que j'ai du mal à exprimer mes émotions, alors de là à recevoir des flatteries de ta part. Puis si cela peut te rassurer, tes compliments me vont droit au cœur, sincèrement, lâche-t-elle, les lèvres pincées.

J'hésite un moment à le prendre comme une louange ou un abus de bons sentiments.

— Entrons, tes jambes commencent à givrer sous le vent, et dans ton état c'est un risque qu'il ne faut pas négliger, remarque-t-elle en un haussement d'épaules un peu dédaigneux.

— Tu as raison. À mon âge, on ne fait plus de vieux os.

— Tu exagères. Tu n'es pas trop mal pour ton âge. Tu n'as rien à envier à un homme de soixante-dix-neuf ans.

Je pars d'un grand sourire aussi bienveillant que criard.

— C'est exactement mon âge ! avoué-je en tordant mes lèvres de droite à gauche.

Elle m'envoie un clin d'œil amical derrière ses bésicles.



Dans l'immense réfectoire éclairé d'une lumière artificielle, nous ingurgitons ce qui nous sert de déjeuner.

Rose médite sur sa dune de purée — qui semble sortir tout droit d'un sachet industriel —, formant des traits avec sa fourchette comme les enfants ont tendance à reproduire quand ils boudent devant leur assiette.

Dans ce climat oppressant, le doyen de l'établissement au menton glabre vient à notre rencontre et pose son plateau-repas à notre table. Il me salue d'une chaleureuse poignée de main, le visage fendu d'un large sourire.

— Alors, les tourtereaux, ça gaze, ce midi ? s'enquiert-il d'une voix nasillarde.

— Qui t'a appris à parler comme ça, tu veux essayer d'être jeune ? lâche-t-elle froidement.

Harry éclate d'un rire sonore en tirant sa chaise. Avec une souplesse déconcertante, il s'assoit.

— Ma chère Rose, dois-je te rappeler que le fait d'être vieux de corps n'empêche pas d'être jeune d'esprit ? Je suis en possession de toutes mes facultés mentales, fait-il observer avec grande conviction.

Ils échangent des regards complices, et elle force un rictus en prenant le parti d'en rire.

— Tu es en chemin. Lentement, mais sûrement.

— Certes, par contre il est encore long. Tu sais, Adam, poursuit-il, espiègle, si elle avait été veuve j'aurais tenté ma chance auprès de ta femme, mais je ne désespère pas qu'elle le soit un jour.

— Si cela doit arriver, je t'en donne ma permission. Je suis sûr que tu t'occuperas bien d'elle.

Rose me jette un regard aussi froid qu'incisif.

— Puis-je avoir un droit de réponse, bande de vieux pervers prétentieux ? objecte-t-elle.

— C'est une évidence, réplique le doyen, amusé par cet échange sarcastique. Après tout, nous sommes des gentlemen comme on n'en fait plus.

Elle hoquette et reprend d'une voix tranchante :

— Ce n'est pas être un homme éduqué que de parler ainsi devant une dame ! Je sais bien que les temps changent, mais un peu de retenue ne fait pas de mal.

— Tu as tout à fait raison, je me suis emporté. Merci d'excuser mon écart de conduite ! Je n'ai mis, dans la façon de m'exprimer, ni l'art ni la manière.

— C'est le moins que l'on puisse dire, mais tu sais qu'à toi je peux tout te pardonner, déclare-t-elle avec obséquiosité.

— Ne me dis pas ça en public. Ton mari risquerait de mal le prendre.

— Je ne suis pas jaloux, prononcé-je, désinvolte.

— Si ça peut te rassurer, je ne le suis pas non plus. Les dames, ce n'est plus de mon âge de toute façon, et les seules que je touche, ce sont celles d'un échiquier.

Le visage naturellement hâlé, Harry est court sur pattes, et son cou gracile s'enfonce dans ses épaules. Cheveux d'un noir de jais, lissés et parfaitement plaqués sur son front dégarni, il fait partie du prototype même de l'Américain moyen, mais l'un des esprits les plus féconds de cette garderie pour vieillards. Si je devais lui trouver un défaut, ce serait celui d'avoir le caractère un tantinet monomane et parfois trop absolutiste. Il vient de fêter pour la troisième année consécutive ses cent ans. Il plane d'ailleurs autour de lui une incertitude sur son âge exact. Certains déclarent qu'il en a cent trois et d'autres cent quatre, mais probablement qu'il en a à peine quatre-vingt-dix. Notre doyen aime ne pas dévoiler cette énigme qui lui tient particulièrement à cœur.

C'est un personnage très mystérieux sur sa vie d'antan. Tout un tas de rumeurs se propage à son encontre. Un bruit de couloir assure qu'il serait un ancien agent secret, placé là aux frais de l'État américain pour services rendus à la nation. Ce fait est appuyé sur le seul élément d'être l'unique personnage de cette enceinte à avoir le privilège d'être emmené tous les dimanches matin à déjeuner à l'endroit de sa convenance, dans une voiture avec chauffeur. Tout ceci alimente les ragots, et ce n'est pas pour lui déplaire. Dans ce genre d'établissement, on s'invente des histoires afin de tuer le temps et l'ennui.

— Par contre, une chose ne changera jamais ici, constate Harry en mastiquant son bout de viande noire comme le charbon, de la sauce au bord des lèvres.

— Vu la tête que tu fais, je devine que ton déjeuner ne te convient absolument pas.

— J'ai pourtant défendu notre cause devant le directeur pour le convaincre qu'un chef renommé serait de bon augure pour nos petits vieux. Cette bouffe, c'est de la non-assistance à personne en danger ! Aussi insipide que ma pauvre défunte de belle-mère, observe-t-il en se fondant d'un sourire carnassier.

— Être un homme d'influence ne résout pas tous les problèmes de notre quotidien ! m'exclamé-je, un tantinet provocateur.

— Malheureusement, je n'ai aucun pouvoir de décision. Si j'en avais eu, je n'aurais pas eu à finir ma vie dans un endroit pareil. Je serais aux Bahamas avec trente ans de moins, les doigts de pieds en éventails en admirant le coucher du soleil.

— Qu'importe le début ou la fin d'une vie, il me semble que le plus essentiel est entre les deux, rétorque Rose, atonique.

— Les paroles d'une femme ont davantage de valeurs que les autres, réplique Harry du tac au tac. Ce n'est pas que je m'ennuie en votre présence, mes chers amis, mais à mon âge une sieste est impérative après avoir fait un repas exécrable. Et plus rapidement ma digestion sera faite, plus vite mon estomac me sera reconnaissant d'alléger un tel supplice.

— Si tu pouvais aussi éviter tes ronflements incessants entre quatorze et seize heures, mon audition t'en remercierait, lui chante-t-elle non sans quelques petites gausseries.

— Oui, il paraît que mes ronrons font trembler les murs de cette magnifique enceinte.

— Et c'est peu de le dire ! souligne-t-elle.

Harry nous salue et s'échappe par la porte arrière du réfectoire.

— C'est un sacré loustic, gloussé-je de bon cœur. Sa femme ne devait pas s'ennuyer avec un énergumène dans son genre. Je me demande à quoi elle pouvait bien ressembler. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit le genre d'homme à les prendre jeunes et aisées. J'ai aussi remarqué une chose : il n'y a rien dans son appartement qui fait trace d'une vie conjugale heureuse. Ni photos ni objets ostentatoires n'appartenant à une dame.

Rose reste de marbre devant son assiette sans se prononcer. L'éclat d'un verre qui se brise sur le sol la sort de son silence solennel pendant que le fautif bafouille des jurons inaudibles.

— Je vais m'allonger un peu, soupire-t-elle, l'air absent.

— Mais tu n’as encore rien avalé aujourd’hui, signalé-je d’un ton pondéré.

— Tu peux finir mon assiette, si tu veux. En ce qui me concerne, j’arrête là pour ce midi, conclut-elle d’une voix lente et éteinte.

— Je prendrai seulement ta pomme. Je monte te rejoindre une fois que j’aurai terminé mon repas.

Son teint cireux et ses pommettes proéminentes commencent à me préoccuper. Tous mes efforts pour lui donner un peu de gaieté restent vains. Le mal doit être plus profond que ce que je m’imaginai.



Le printemps venait remplacer l’hiver, jusque-là réticent à montrer le bout de son nez.

Les oiseaux piaillent à l’unisson, et les branches qui laissent échapper leurs premières feuilles d’un vert chatoyant craquent sous un léger vent.

Rose est assise sur la balançoire en bois verni, faisant de petits va-et-vient avec ses jambes ballantes. Elle porte une robe rouge rapiécée qui s’envole à chaque élan. Avec sa mine méditative, elle semble déconnectée de toute réalité. J’emprunte la balançoire à ses côtés, et du bout des pieds j’essaie de suivre les mouvements de son corps. Elle est enveloppée d’un silence opaque, chargé de désolation.

La veille au soir, vers vingt-deux heures trente, la gardienne a frappé à la porte de notre logis. Le visage déconfit, elle a voulu voir Rose qui, déjà allongée sur le lit, allait dormir à poings fermés. L’appel provenait de Californie, et, au bout du fil, une femme prétendant être sa nièce demandait à lui parler. Saisie d’une soudaine angoisse,

elle est descendue jusqu'au hall pour prendre la communication. L'étonnement d'entendre un timbre de voix monocorde qui n'avait plus résonné à ses oreilles depuis des années ne s'était pas fait attendre.

— Tante Rose, gémissait une femme à son oreille. Maman s'en est allée ce matin.

Une coupure dans la conversation est venue ressortir le bruissement d'un sanglot saccadé par le frottement d'un mouchoir en tissu. Rose a senti une pointe aiguë lui transpercer la poitrine. Un frisson lui a parcouru le long de l'échine, et ses épaules se sont affaissées.

— De quoi ? De quoi est-elle partie ?

— Le cancer l'a emportée. Elle s'est battue avec beaucoup de courage jusqu'au bout. Elle s'est éteinte sereinement. Avant de s'en aller, elle m'a demandé de te dire qu'elle t'aimait.

Cette dernière phrase prononcée pour adoucir sa peine était sans effet. Son corps était secoué de spasmes. Sa peau tiède s'était refroidie instantanément, et sa vision s'était troublée de larmes.

— Les funérailles sont prévues pour quand ? s'informa-t-elle en échangeant le combiné de main.

— Tante Rose, ne t'en fais pas, elle aura la plus belle des cérémonies.

— Ce n'était pas ma question. Je veux être là pour son dernier voyage. Il ne peut en être autrement.

— Elle sera inhumée la semaine prochaine dans le petit cimetière de Cleveland. Ne te déplace pas, personne ne t'en tiendra rigueur. Il ne serait pas raisonnable pour toi de venir jusqu'ici.

Une nouvelle pause s'était installée, laissant cette fois-ci entendre distinctement des renflements de part et d'autre.

— Je serai parmi vous. Maintenant, j'ai besoin de me reposer. Je t'embrasse fort, dit-elle d'un son fêlé.

— Tante Rose, je t'assure, ce n'est pas la peine de...

Rose avait raccroché sans attendre la fin de sa phrase devant les yeux humides de la gardienne frémissante de commisération. Avec un geste de tendresse, elle lui caressa la joue.

— Je vais vous raccompagner jusqu'à votre appartement, se proposa-t-elle en glissant son bras par-dessous le sien. Si vous avez besoin de vous confier, n'hésitez surtout pas à venir me voir. Je serai toujours là pour vous.

Rose lui envoya un sourire mélancolique.

— Parler ne changera rien.

— Vous avez peut-être raison. Le contraire est aussi vrai, a bafouillé la gardienne avec des sanglots qui lui labouraient la gorge.

Ce soir-là, ses larmes ne se sont arrêtées de couler qu'à la lueur du jour, et ses paupières ne s'ouvrirent qu'au beau milieu de l'après-midi.

Le va-et-vient de sa balançoire se fait plus vif en me laissant à distance d'un visage d'où il ne ressort plus aucune expression.

— Où qu'elle soit, ses souffrances ne la rongent plus, dis-je en tentant de gommer son chagrin.

Elle dévisage le ciel parsemé de nuages que les rayons du soleil transpercent subtilement au travers.

— Où qu'elle soit désormais, grommelle-t-elle, j'espère qu'elle sait que je l'ai tant aimée.

— Je n'en doute pas une seule seconde.

— C'est lorsque les gens viennent à disparaître que l'on comprend à quel point ils étaient importants pour nous. Je m'en aperçois, hélas, trop tard.

— Elle veillera à jamais sur toi, tu peux en être sûre.

Rose s'arrête de se bercer, se laissant aller aux derniers mouvements de la balançoire.

— Partons, Adam. Fuyons tant qu'il en est encore temps. Je ne veux pas vieillir dans cet endroit.

— Rose, mon cœur, tu sais bien que c'est impossible à nos âges. Nous avons déjà eu cette conversation tous les deux. Je pensais que tu avais compris.

— C'est impossible, car tu n'as pas le courage de partir ! Si c'est le cas, alors j'irai seule. C'est ici que nos chemins se sépareront.

— Ce chantage m'étonne de toi.

— Je ne vois aucune autre alternative. Toi et moi, nous savons mieux que quiconque le prix de la liberté. Notre passé nous l'a appris à nos dépens. On ne s'est tout de même pas battu dans notre jeunesse pour finir prisonniers derrière ces murs. Pas nous, Adam. Pas nous, répète-t-elle avec désarroi.

— Nous sommes des vieillards. L'évidence te fait peur, pourtant c'est une réalité que nous ne pouvons pas cacher sous le tapis comme une vulgaire poussière.

Rose s'immobilise sur sa balançoire et, lentement, ardemment, fait vaciller sa tête, qui convulse à cause de sanglots étouffés.

Mon regard exilé se drape dans les siens.

— Tu dois comprendre une bonne fois pour toutes que mourir est le cadet de mes soucis. Tu as fait la femme que je suis plus forte malgré les difficultés d'autrefois. À tes côtés,

je n'ai jamais douté de rien, alors fais de même avec moi. Je ne souhaite pas finir ma vie ici. Je partirai, et peu importe ce que tu penses. J'ai besoin de la voir une dernière fois, tu dois le comprendre, mon amour, le contraire me serait insupportable.

Je laisse exhaler un soupir, et d'un hochement de tête je lui fais savoir mon abnégation.

— D'accord. Nous nous en irons demain à l'aurore, si tel est ton désir. Je ne veux pas être un obstacle pour toi.

Avec détermination, elle remue farouchement son index sous mon nez.

— Non ? demandé-je avec ébaubi.

— Nous partirons dès ce soir. J'ai un plan pour pouvoir nous extirper d'ici incognito.

— Et je peux savoir ce que c'est ?

— Patience... patience. Je te le dirai bien assez tôt.

— Tu te rends compte que c'est une folie ?

— De la folie ? Sans elle, la vie serait comme une rivière figée sur elle-même.

Je fais une grimace presque désabusée.

— J'espère simplement que ça ne nous portera pas préjudice.

Elle se redresse, puis ses longs doigts viennent étreindre ma chevelure grisonnante. Sa main droite se pose délicatement sur la mienne, et j'éprouve une sorte de sérénité au projet téméraire de ma chère et tendre Rose. Elle clôt enfin les yeux et appuie sa tête sur un coin de mon épaule, puis, lentement, s'abandonne.



Assise sur son fauteuil en tissu mauve, Rose reste acculée dans un silence perpétuel, l'air contemplatif.

La radio posée sur un petit meuble en bois d'acajou fait crépiter de ses enceintes le programme *Welcome USA* qu'elle ne manque jamais d'écouter. Le ciel commence à se voiler de noir, laissant apparaître le miroitement des étoiles.

Le temps s'égrène lentement au son de l'onomatopée de la pendule murale. L'heure du départ est proche, ce qui me rend particulièrement nerveux. Sur le rebord du lit, la valise n'attend plus que ses propriétaires. Rose a soigneusement plié chaque vêtement qu'elle compte porter pendant notre séjour. La connaissant, rien n'a été choisi au hasard. Pour ma part, je me contente du strict minimum en pensant que notre voyage n'aura pas la durée escomptée par ma moitié. L'interrogeant sur le scénario qu'elle a mis en place pour notre départ aussi soudain qu'imprévu, je n'ai le droit à aucune révélation de sa part. Elle refuse catégoriquement de répondre pour le moment.

Rose abandonne finalement le fauteuil et vient éteindre le récepteur au milieu d'une pub pour un produit cosmétique qu'une voix annonce comme miraculeux.

— Il ne devrait plus tarder, fait-elle en enfonçant ses mains dans les poches de sa robe de chambre en soie.

— Qui *il* ?

— Georges.

— Georges ? L'infirmier dont on a toujours l'impression qu'il a la tête dans les nuages ?

— Ce n'est pas qu'une impression, rétorque-t-elle en clignant d'un œil. Il est tête en l'air. C'est un doux rêveur, mais d'une complaisance inégalable.

— Qu'est-ce qu'il va venir faire ici à une heure pareille ?

— Je lui ai demandé de m'apporter une boîte de somnifères.

Mon étonnement ne se fait pas attendre.

— Tu n'as jamais avalé de somnifère de toute ta vie !
Pourquoi le faire aujourd'hui ?

Elle me gratifie d'un sourire condescendant.

— Ce n'est pas pour moi. Tu sais bien ma réticence à ne serait-ce qu'envisager de prendre un cachet d'aspirine.

— Si ce n'est pas pour toi, alors à quoi vont-ils te servir ?

— C'est le moment de te dévoiler mon plan.

— Je t'avoue que je n'étais pas pressé de le connaître, mais vu que ça te démange de m'en dire plus, vas-y.

— Il est de garde ce soir. Il remplace Beth, partie au chevet de son mari malade. Si tout se passe comme je l'augure, je lui ferai couler un café bourré de somnifères. Avec ça, on pourra filer en douce tranquillement. J'ai toujours détesté les imprévus.

Je me chatouille le cou, soucieux des procédés pernicieux de ma femme. Rien de ce qu'elle m'annonce ne me rassure.

— Hmm, et pourquoi s'enfuir ainsi ? On pourrait simplement signaler qu'on s'en va, non ?

— Je ne veux pas remplir toute la paperasse et partir demain ou après-demain ! Je veux partir ce soir ! De plus, je te signale que nous n'avons pas de voiture. Si on suit mon plan, on aura une camionnette à disposition !

— Hmm, quand même, je n'aime pas ça du tout... Ne force pas non plus sur la dose, je me souviens que tu as toujours eu la main lourde sur le sel quand tu étais en cuisine. Ton plan devient tout de même terriblement diabolique.

— Tout de suite les grandes phrases. Écoute, c'est simple : nous attendrons gentiment que les cachets fassent

leurs effets. Une fois qu'il sera endormi et hors d'état de nuire, je ferai main basse sur les clés de sa camionnette qu'il garde dans la poche de sa blouse.

— Et comment peux-tu savoir par avance qu'il les aura sur lui ?

— Il les a toujours sur lui ! Je suis observatrice, l'as-tu déjà oublié ?

L'inquiétude de cette histoire farfelue me rend perplexe sur le résultat final. Droguer un individu de façon à lui dérober ses clés de voiture me paraît totalement saugrenu, voire pas très catholique.

Que Dieu nous pardonne !

— Tu n'auras rien à faire, poursuit-elle pour me délivrer du poids que cette charge lui incombe. Je m'en occuperai, car en connaissant ta discrétion légendaire, tu risquerais d'ameuter tout le voisinage de notre exode précipité.

— J'ai besoin de m'asseoir, signifié-je en me laissant tomber les bras ballants sur le fauteuil. Je persiste à dire que c'est de la folie, le sort que tu réserves à ce pauvre homme.

— Je ne t'oblige à rien, Adam, et surtout pas à me suivre. Je comprendrai ta décision de rester sans te tenir rancœur.

Je me triture la lèvre inférieure.

— Je ne suis plus sûr de rien, avoué-je, plus prompt à la réflexion. Tu ne crois pas que nous sommes trop vieux pour jouer les voleurs de voitures ? Ce genre d'idées est fait pour des adolescents en mal de repère.

— Nous la lui rendrons une fois notre péril accompli. Et pas la peine d'insister, tu ne me feras changer d'avis pour rien au monde. Ma décision est prise, et elle est irrévocable.

Me frottant la fossette sous le menton, je tente de faire un choix sur mon hésitation. Une réflexion germe dans mon

esprit en me demandant si cela serait un acte de bassesse d'alerter le personnel pour la ramener à la raison. Au fond de moi, je sais qu'elle ne me le pardonnerait jamais. Je n'ai pas d'autre solution que de rester ou de l'accompagner. Je jette la première alternative aux oubliettes. Agir de connivence avec elle restera sans retour.

— D'accord, tu as gagné. Je pars avec toi. Mais d'abord, tu dois me promettre de rentrer dès qu'un obstacle vient entraver tes plans.

Elle barguigne avant de se prononcer :

— Je ne peux pas faire ça.

— Promets-le-moi, ou bien je te rendrai la tâche difficile.

Elle laisse échapper un rire sourd.

— Et comment comptes-tu t'y prendre pour m'empêcher d'aller jusqu'au bout ?

Je me gratte le haut du crâne le temps de la réflexion. Je dois impérativement lui donner de solides explications pour la décourager.

— Rien de plus simple, je fais en sorte que George n'ingurgite pas ton café rempli de ta potion magique, puis je le préviens de tes intentions malsaines.

— Tu ne le feras pas ! crie-t-elle avec des yeux qui flamboient de colère.

— Qui va pouvoir m'en empêcher ?

— Personne. Mais tu sais que je t'en voudrais pour le restant de mes jours. Tu es de mon côté ou tu ne l'es pas ?

Un léger soupir émane de mes narines.

— Ai-je vraiment le choix ?

— Non, tu ne l'as pas. Je propose, et, toi, tu disposes.

— Alors, ainsi soit-il ! Je vais me passer un peu d'eau sur le visage, me lamenté-je, cette fois-ci vaincu et résigné.

— Fais donc ça pendant que je m'occupe de notre gentil infirmier, dit-elle en se frottant les mains de satisfaction.

La lumière pâle du dehors luit par la fenêtre de la cuisine. Sur un coin de l'évier, Rose prépare le café de Georges avec la ferme intention d'arriver à ses fins.

Je me rince la figure d'eau tiède, puis, face au miroir qui me renvoie le reflet de mon visage crayeux, je tente d'assurer un sourire de circonstance en me convainquant que le soleil de Californie ne pourrait pas me faire de mal. Je passe trois coups de peigne édenté sur mes cheveux striés de gris quand la sonnette au son métallique retentit.

Sur le seuil de la porte, l'infirmier au menton saillant se tient droit comme un point d'exclamation, arborant de grosses lunettes aux verres épais sur le bout de son nez gras. Coiffé d'une raie de côté, il a un petit aspect juvénile. Sa beauté a une joliesse presque féminine.

Rose le toise de façon abstraite et amusée.

— Bonsoir, Rose. Comment allez-vous ce soir ?

— Bien, merci, fait-elle en tirant les pans de sa robe de chambre. Entrez donc. Ne restez pas dans les courants d'air.

Le corps longiligne de l'infirmier traverse l'encadrement de la porte lorsque ses yeux accrochent les miens.

— Adam, votre jambe va mieux ? m'interroge-t-il en me serrant la main avec détermination.

Quelques mois auparavant, mon pied a malencontreusement ripé sur le tapis du hall d'entrée. La chute a été fatale. Cette mésaventure m'avait valu une jambe dans le plâtre et un repos forcé.

— Vous avez pu ramener ce que je vous ai demandé ? questionne Rose sans plus attendre.

Avec une allure voluptueuse, il sonde toutes les poches de sa blouse à la recherche du récipient contenant les cachets qui le condamneront à un sommeil profond et non désiré.

— Ah ! la voilà, s'exclame-t-il en se saisissant de la boîte.

— Merci, Georges, vous êtes un amour d'infirmier. Je vous ai préparé un café. Il est tout chaud.

— Merci, Rose, je viens d'en boire un à l'instant, décline-t-il la proposition en rajustant ses lunettes.

Ainsi prise au dépourvu, elle tente de l'amadouer par les sentiments. Un refus définitif de sa part ferait tomber à l'eau tout son fichu projet.

— Vous ne voulez quand même pas me vexer, Georges ? Qui plus est, la nuit va être longue pour vous, dit-elle avec un talent pour la comédie et un sens de l'à-propos qu'elle maîtrise à merveille.

Il se met à considérer sa proposition.

— Vous avez probablement raison. J'accepte votre offre. Un peu de caféine me tiendra en haleine jusqu'au bout de la nuit.

Les lèvres de Rose dessinent un sourire espiègle.

Elle se hâte dans la cuisine et verse le café dans une tasse en porcelaine après avoir écrasé les somnifères à l'aide du dos d'une cuillère. Un petit nuage de lait vient accompagner le liquide médicamenteux. Revenant dans le séjour, elle finit de remuer sa recette miracle pour s'assurer que rien de suspect ne remonte à la surface, et l'offre à son vis-à-vis qui absorbe son contenu à grande goulée. Jetant un œil à sa montre, il dépose sa boisson empoisonnée sur le bord de la table.

— Merci pour le café. Je dois faire ma première ronde de nuit dans moins de dix minutes, je vous souhaite une bonne soirée.

— Et encore merci pour le service rendu, Georges. Vous ne savez pas à quel point vous me sauvez la vie, spécifiez-elle en refermant derrière lui.

Elle se tourne vers moi avec enthousiasme, s'appuyant contre la porte.

— La première partie de notre plan se dénoue par un succès.

— Notre plan ? Je ne veux pas être mêlé ni de près ni de loin à ce petit jeu macabre. Je ne fais que suivre tes instructions.

— Arrête de faire le grincheux pour une fois. Lorsque nous serons dehors, tu me remercieras. Vu ta pâleur, il est temps de changer d'air.

— J'espère que tu auras raison. Et l'on peut savoir la suite du programme ?

— On se prépare, dans un premier temps.

— Dois-je mettre ma tenue d'évadé ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Adam.

Je lui envoie un sourire acariâtre.

— Nous descendrons vers minuit. Habituellement, à cette heure-ci, le bâtiment est désert.

— Et si nous croisons quelqu'un dans les coursives ?

— Je compte sur toi pour l'assommer.

Je plisse le front, l'air interrogateur.

— Je plaisante. Allez, va te changer. L'heure tourne, et tu n'es pas encore prêt.

Sur cette observation, je vais me parer d'un confortable blue-jean et d'un pull-over à col long. En rapportant la valise dans la pièce de séjour, j'aperçois Rose qui laisse tomber sa robe de chambre en me révélant sa tenue à fleurs au liséré bleu ciel.

— Je pensais que cette robe n'était plus à ton goût ?

— Je viens de changer d'avis. Et c'est la seule qui ne se refuse pas à ma silhouette, dit-elle d'un ton belliqueux.

— Tu es parfaite ! Et tes formes replètes te donnent un charme fou.

— Tu ne dois pas me regarder souvent pour me dire une chose aussi absurde. Je n'ai plus rien de mes vingt ans.

— Ton corps n'a rien à envier à celui d'une jeune fille en fleur.

Elle éclate d'un rire étouffé en endossant son manteau en fausse fourrure.

— Je n'ai jamais rien entendu de si perfide.

— Je te le répète, tu es parfaite. Il n'y a pas besoin de changement dans ta morphologie.

Elle détourne la tête en levant les iris au plafond.

— Allons bon. Dépêchons-nous de nous en aller avant que cet endroit ne te rende plus fou que tu ne l'es déjà !

Je me refuse à tout commentaire.

L'heure de partir a sonné.

Elle ouvre la porte de l'appartement et se retrouve sur le palier. J'attrape ma veste en tweed accrochée au portemanteau et me vêts avec des gestes irréguliers. Je jette un dernier regard circulaire à notre logement.

Finalement, plus rien ne nous retient ici.

Sans y prêter une véritable importance, je remarque qu'elle n'a pas rayé d'une croix la date du calendrier punaisé sur le mur de l'entrée comme elle en a l'habitude. Inconsciemment, je saisis la plume de l'encrier et coche le jour du 28 avril 2001 avant de fermer définitivement le lieu de tous ces malheurs.

— Ne fais surtout pas de bruit, me chuchote-t-elle.

Je la suis d'un pas feutré, me traînant jusqu'au fond du corridor.

L'escalier nous guide au rez-de-chaussée.

Sur son rocking-chair, Georges laisse échapper des ronflements asymétriques. Le pauvre homme n'avait pas dû mettre très longtemps à être enraciné sur sa chaise.

— Je crois qu'il dort comme un nouveau-né, me souffle Rose en me répétant de garder le silence pendant qu'elle s'approche de sa victime.

Sentant son cœur battre âprement dans sa poitrine, sa main s'enfonce dans la poche de la blouse du condamné, puis en retire du bout des doigts un trousseau de clés qu'elle glisse d'un geste discret dans son sac en bandoulière, au cas où l'œil vigilant de l'infirmier n'oserait s'ouvrir. Elle contourne le bureau faisant office de réception puis, d'un signe de tête, me demande de la suivre. Nous nous retrouvons à l'air libre, dans une nuit particulièrement douce. Un vent siffle dans la cime des arbres.

— Sa camionnette est garée derrière le bâtiment. Dépêchons-nous avant qu'il ne se doute de quelque chose, me prévient-elle dans un excès d'adrénaline.

Ayant préalablement repéré l'emplacement du véhicule de Georges, Rose n'a pas de peine à le retrouver. Elle me tend le trousseau qui contient l'objet de sa liberté.

— Laquelle est la bonne ?

— Je ne sais pas. Tu n'as qu'à toutes les essayer.

Nous grimons dans la camionnette, refermant avec prudence les portières pour ne pas attirer l'attention des autres locataires. L'intérieur sent le bois mouillé, et l'humidité se faufile par les interstices de la vieille carrosserie. La moquette est souillée de taches de boue. La

mousse du volant est effritée, et les ressorts des sièges semblent avoir rendu leur dernier souffle depuis un moment déjà. Nous ne sommes pas loin de l'épave qui est censée nous emmener à l'autre bout du pays. Georges a pour coutume de faire un saut dans les bois pour y chasser avec son groupe d'amis à la recherche du bon gibier. Je comprends alors soudain d'où vient l'odeur putride qui me monte au nez.

À l'aide de la lumière du plafonnier, je n'ai aucun mal à retrouver la clé correspondante au démarreur. Le moteur ronronne difficilement après un léger flottement. Préoccupée, Rose ne cesse de se retourner à plusieurs reprises, jetant des coups d'œil furtifs vers la lunette arrière de la camionnette.

— Dépêche-toi, Adam, on y est presque, formule-t-elle avec une voix étranglée, remplie d'inquiétude.

— Je te demande une dernière fois, Rose : tu es certaine de ce que nous faisons ? Si tu n'es plus sûre, nous pouvons encore remonter et aller gentiment nous coucher. Demain sera un autre jour, et l'on aura les idées claires.

— C'est toi qui vas dormir si je t'assomme ! Démarre, et vite !

J'exécute son ordre sans tenter le diable.

Après une marche en avant quelque peu hésitante, et dans un crissement de gravier, nous quittons la cour de *Halley Cottage*.

Elle ressent pour la deuxième fois son cœur cogner dans sa poitrine. L'émotion la submerge en voyant le lieu de son malheur disparaître dans le rétroviseur.

Elle pose sa nuque contre le dossier.

Elle m'observe avec une vague de gratitude, puis ses yeux appesantis se fixent sur la route.

Rose ne me parle à aucun moment du passé. Nous n'avons jamais fêté l'anniversaire de notre toute première rencontre. Jamais un bouquet de fleurs pour nous remémorer ce souvenir — comme s'il n'avait en aucun temps existé. Au fond de moi, je sais qu'elle ne peut oublier. Elle incline finalement la tête contre la vitre, fermant des paupières qui laissent échapper quelques larmes.

Cette nuit-là, tel un nouveau point de départ, je m'aventure vers une destination qui m'est encore inconnue, mais que je souhaite pleine d'espoir aux côtés de celle que j'aime tant.

2

Une brume ténébreuse envahissait l'horizon calme et silencieux des plaines vallonnées de Pologne qu'entourent des terres arables. Seul le bruit strident d'un train venait perturber un paysage placide.

À l'intérieur de ses compartiments, des silhouettes hagardes contemplaient pour la dernière fois le halo du jour naissant. La guerre faisait rage, déportant des milliers de juifs vers les camps de la mort. Ni femmes ni enfants ne furent épargnés en raison de la volonté d'un seul homme. Une détermination si farouche que les blessures de cette Seconde Guerre mondiale resteront à jamais indélébiles et inscrites à la couleur du sang dans les livres d'histoire pour les siècles à venir.

Assise sur l'une des banquettes du fond, une jeune fille aux traits tirés regardait défiler le panorama qui se proposait à elle dans un esprit léthargique. Son visage laissait échapper un rayonnement englouti par le sentiment de peur et de résipiscence.

Emmitouflée sous une couverture en laine — ce qui ne l'empêchait toutefois pas de grelotter —, des perles coulaient abondamment sur ses joues rougies par le froid qui s'exhalait de l'extracteur d'air.

À l'autre extrémité du compartiment, un homme se réveillait. Les mouvements saccadés du train l'avaient

assoupi d'un profond sommeil sur l'épaule d'un inconnu. Son corps souffrait de courbatures, et sa peau halitueuse lui fit ressentir une sensation incommode.

Son cauchemar n'en était pas un. La réalité le rattrapait violemment. Une boule qui avait pris possession de son estomac depuis la veille au soir ne l'avait pas quitté, et la bile lui remonta jusqu'au fond de la gorge en ressentant de fortes angoisses.

Les nazis ne l'avaient pas informé de sa destination finale. Néanmoins, il avait bien conscience de l'issue fatale qui lui serait réservée, comme à toutes ces âmes qui accompagnaient son funeste destin.

Son regard fut attiré par la femme aux cheveux blonds, assise au fond du wagon. Il venait d'être envoûté. Une bouffée de chaleur s'était propagée spontanément à tout son être. Son charme capiteux réveilla en lui tous ses sens conjointement. Des larmes suintaient des yeux de cette inconnue. Elle paraissait endurer stoïquement l'inconfort de ce compartiment surpeuplé.

Se jouant de la vigilance d'un garde, il bondit sur ses deux pieds joints et alla vers elle, le pas hésitant. Se frayant une place à ses côtés, il garda le silence durant de longues minutes, puis sa main accrocha son épaule.

— Vous ne devriez pas rester près de la fenêtre. C'est un nid à courants d'air, avisa-t-il à son adresse.

Elle obliqua légèrement la tête vers son vis-à-vis. Sourcils froncés et pommettes gonflées, elle prêta attention à cet homme avec une pointe de curiosité — un gaillard aux traits boucanés et aux yeux noirs en forme d'amande. Sa bouche dessinait une risette.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais bien, articula-t-elle d'une voix étonnamment calme et tempérée.

Elle essuya ses larmes avec un bout de sa couverture.

— Je sais que vous avez peur, quoi de plus normal dans ces circonstances. On va se sortir de là, alors n'ayez plus aucune crainte, promit-il tout en lissant sa moustache parfaitement taillée.

L'ombre d'un sourire avait effleuré la lippe de la demoiselle.

— Si vous essayez de me rassurer, sachez que c'est peine perdue. Comme pour nous tous ici, la fin est proche, dit-elle avec un regard qui se vitrifie.

Un trait lumineux filtrait à travers les nuages, venant se refléter sur sa mine défaite.

— Nous devons croire en notre bonne étoile. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Ils peuvent toujours changer d'avis. L'Allemagne pourrait capituler dans les heures prochaines, conjectura-t-il en soupirant.

Ses yeux embués roulaient convulsivement dans leurs orbites, le considérant avec un air condescendant.

— La folie des hommes ne peut s'arrêter du jour au lendemain comme par enchantement. J'aimerais vous croire pourtant.

— Je ne vous laisserai pas aux griffes de ces sauvages sans rien faire. Vous êtes si jeune, si belle. La vie ne peut pas être aussi injuste avec vous.

Entre eux, un climat de confiance et d'estime s'installait mutuellement.

— Lorsque les nazis m'ont capturée, j'ai compris ce qu'il adviendrait de moi. Je vous assure de ne plus vous préoccuper de mon sort. Je n'ai plus vraiment peur à présent. Je me suis fait à l'idée que mon heure était venue. Nous n'y pouvons rien. Nous n'avons rien à nous reprocher,